

Avant-demain

Jules Casindol

19 avril 2006

– Allô ?

–

– Oui c'est moi, mais

–

– Je

–

– Oui, merci de m'avoir prévenue. Je vais aller le lui dire, c'est mieux, il sera soulagé. Ça va, toi ?

–

– Oui, je comprends. Merci. Courage.

Ça a raccroché. J'ai raccroché. Je me tiens au petit meuble, les yeux vers le sol. Je vois mes souliers noirs, mes mollets décharnés qui peinent à me tenir debout. Je vois la larme qui s'est écrasée sur le verre droit de mes lunettes. J'inspire.

Il va falloir que j'aie le lui dire. Il aimerait savoir. Elle me l'a dit ; je n'en doutais pas, mais je sais qu'il voulait le savoir. Je frissonne.

J'ai encore un peu de temps pour le lui dire. Là, tout de suite, il faut que je me reconforte. Je l'ai senti à sa voix. Et puis il y a cette incroyable vérité : ça fonctionne toujours.

Je crie que je sors quelques heures. Il me demande de répéter. Je répète. Il n'a probablement pas mieux entendu, mais il répond d'accord.

Je me saisis de ma canne. La noire, avec une poignée en ivoirine parfaitement adaptée à ma main déformée. J'ai un peu moins d'un kilomètre de marche ; à ma petite allure de petite vieille ça représente une éternité. J'ai moins que ça, alors je me dépêche.

Le contraste entre l'intérieur et l'extérieur est saisissant. Dehors, il fait beau ; dedans il fait triste. Je me traîne, entourée de ce printemps doux et bruyant. Quelques autos ont réussi à éviter l'heure de pointe et filent trop vite très loin. Moi, j'avance.

Il est dix heures du matin quand j'atteins ma destination : un immeuble haussmannien devenu avec le temps témoin amnésique et silencieux de mon passé. Partiellement détruit à la fin de la guerre, réhabilité, rénové, il héberge aujourd'hui

quelque cabinet d'avocat ou de courtier en assurance là où, soixante-dix ans auparavant, il était un logement pour classes intermédiaires.

Jamais je n'avais envisagé d'y pénétrer à nouveau. Il me fait peur, du haut de ses cinq étages. Mais je dois me reconforter.

Et puis il y a l'impérieuse curiosité. Alors j'avance.

Un large hall m'accueille froidement. La cage d'escalier est telle à mes souvenirs, mais le logement des Dumas, les concierges, a laissé place à un ascenseur moderne. Par réflexe, je m'approche des marches, mais un agent d'accueil s'interpose :

- Bonjour madame, puis-je vous aider ?
- Merci bien monsieur, je veux simplement aller au deuxième étage.
- Le cabinet de notaires ? Vous avez un rendez-vous ?
- Non, j'ai juste besoin
- Venez, je vais vous appeler l'ascenseur, ce sera plus simple.
- Si vous le dites.

Il glisse une carte contre une bande noire. Les portes soupirent autant que moi. Il se penche vers l'intérieur, appuie sur le bouton du numéro deux, me salue poliment d'un sourire. Les portes se referment, je ne remarque ni la mise en mouvement ni l'arrêt. Les portes soupirent. Autant que moi.

J'avance. Je pense que je suis dans notre cuisine. Le coin qui fait l'angle de l'immeuble. Un secrétaire me demande de patienter, puis lève la tête, s'excuse devant mon âge, m'offre un siège et me demande si j'ai rendez-vous.

– Non.

Oui.

– Ça va vous paraître ridicule, mais j'ai habité cet immeuble, cet étage très exactement, entre 1938 et 1944. Je n'y suis jamais revenue depuis. Je voulais simplement revoir

Je fais un geste du visage.

– ce que c'était devenu.

Il sourit. Je l'imagine penser que je ne suis qu'une petite vieille un peu fantasque.

– Ça a beaucoup changé ?

– Oui, énormément. Certains murs ont disparu. La banque d'accueil où vous vous trouvez, vu son emplacement par rapport aux fenêtres, était l'emplacement des fauteuils jumeaux dans lesquels on écoutait la radio et le gramophone. Là, il y avait une bibliothèque. Je peux avancer dans le couloir ?

– Si vous voulez, il y a les bureaux des notaires et des clerks, les portes sont vitrées, j’imagine que tant que vous ne les dérangez pas ça ne fera pas de différence.

J’attends à peine la fin de sa phrase. Je m’engage. J’essaye de laisser mon trouble de côté : je n’ai pas le temps pour ça. Je me repère aux positions des ouvertures sur le boulevard. Ce doit être là. Je m’arrête devant une porte vitrée. Un homme en costume est plongé dans un volumineux dossier. Il relève la tête, ouvre la bouche, plus grand encore. Il se dresse, parcourt les quelques pas qui le séparent de ladite porte, ouvre.

– Elle m’avait dit qu’elle viendrait. Que vous viendriez. Je ne l’ai pas crue. Ça n’avait aucun sens. C’est juste dingue.

Il a perdu son vocabulaire notarial pour un « c’est dingue » aussi spontané que l’incrédulité qui habite son visage. Je rigole en faisant trembler ma maigre carcasse. Oui, c’est dingue.

Il se tourne vers le fond de son bureau, vers deux meubles écartés du mur dans une apparente confusion.

– Vous allez y aller ?

– Je dois le faire. C’est d’ici que l’appel a été passé ?

– De mon poste téléphonique, oui.

– Et elle vous a raconté l’histoire ?

– Un peu, mais je n’y croyais pas jusqu’à vous voir arriver. Elle a laissé du matériel pour vous. Mais je vais devoir vous aider, je crois.

– Je crois aussi.

Je m’avance et contourne les meubles. Pose la main contre la porte de bois.

– Vous n’y étiez jamais allé avant ?

– Je l’ai toujours connue verrouillée. Lorsque je suis arrivé ici, on me l’a présentée comme une fausse porte, qui aurait eu probablement une finalité esthétique.

– C’est vrai qu’elle était en miroir d’une autre porte qui a dû être détruite en même temps que le mur qui séparait le séjour de notre chambre. Mais ce n’était pas sa seule finalité.

8 novembre 1938

– Bonjour. J’imagine que vous venez visiter l’appartement ?

– Absolument, nous avons vu l’annonce dans le journal. Nous sommes encore un jeune couple et ne pensions pas acheter aussi tôt, mais le propriétaire de notre location souhaite reprendre son bien pour son usage propre. La proposition de l’annonce a paru comme une aubaine.

– Vous seriez prêts à être locataires le temps que la vente se concrétise ? Ce serait parfait, mais il me faudra des garanties pour être bien certain qu’il n’y ait pas d’annulation, vous me comprenez ? Même si je suis certain que vous serez en mesure de me les offrir.

– Bien sûr, c’est normal. Voici d’ailleurs des lettres de nos parents respectifs ainsi qu’un courrier de notre banquier.

– Parfait, parfait. Quoi qu’il en soit, venez, que je vous montre un peu de quoi il en retourne.

L’homme s’engage dans un minuscule corridor tapissé de vert foncé. Le parquet impeccablement lustré reflète l’éclairage pâle des bougies électriques.

– Vous avez des appareils électriques dans votre logement ? Il vous faudra peut-être des adaptateurs, nous sommes encore en zone de courant continu, ici.

– Nous en avons très peu.

– De toutes façons, je laisse tout.

Les deux amoureux embrassent la pièce qu’ils viennent de rejoindre avec un brin d’appréhension : de lourds rideaux pendent de part et d’autre des immenses fenêtres, d’imposantes bibliothèques chargées d’ouvrages poussiéreux partagent les espaces muraux avec des tableaux passablement datés. Un gramophone d’un autre temps, quasi enseveli sous une montagne de pochettes de disques, occupe une table en bois foncé. Ils n’ont pas le temps d’en détailler plus le contenu qu’ils sont entraînés dans une pièce attenante.

– Ici, vous avez la cuisine. Elle est suffisamment grande pour y prendre les repas. Je laisse aussi tous les ustensiles, je n’en aurai pas besoin.

– C’est

– C’est bien aimable à vous.

Des carreaux de faïence bleue et blanche, maculés de taches de sauce plus ou moins anciennes, entourent une cuisinière au bois et un plan de travail exigü. Sur une table rustique constellée de scarifications sèche un quignon de pain accompagné du couteau à dents grossières probablement responsable des marques.

– La cuisine aurait besoin d’un rafraîchissement, j’en conviens.

- Peut-être, mais pour le prix que vous demandez c'est tout à fait honorable !
- Nous sommes d'accord.

La suite de la visite se passe de l'autre côté de l'appartement. Trois chambres, dont une servant de débarras, une salle d'eau. Les commodités sont sur le palier. Retour dans le séjour pour quelques considérations pratiques.

– Et cette porte ?

– Elle est un peu spéciale : il n'y a pas de pièce derrière et je n'en ai plus la clé qui vous revient. Mais je me suis arrangé pour que vous l'ayez au moment d'emménager.

– S'il n'y a pas de pièce derrière, à quoi sert une clé ?

– S'il y a une serrure à une porte, c'est qu'il doit y avoir une clé, non ?

Nous restons cois devant cet imparable argument. Les lieux nous séduisent, malgré le travail colossal de tri et de nettoyage qui nous attend. Lui semble assuré que nous allons signer.

Nous signons.

23 novembre 1938

L'appartement accueille à présent les meubles et bibelots de son propriétaire précédent, et les quelques biens mobiliers qui nous ont suivis. Nous commençons un lent et fastidieux travail de sélection, dépoussiérage, récurage. Les chiffonniers viennent demain, il n'y a pas de temps à perdre.

Onze heures sonnent à l'église du quartier. On frappe à la porte.

– Entrez ?!

Notre vendeur pénètre dans le séjour ; contre toute attente, il n'arrive pas de l'entrée mais par la porte verrouillée.

– Bonjour ! Ah, vous serez donc les acquéreurs ! Je m'en réjouis d'avance, vous avez l'air très sympathiques ! Et vous avez bien avancé dans le nettoyage, il ne faut pas hésiter à bazarder tout ce que j'ai pu accumuler. Je viens vous donner la clé. Je me permets d'en garder un double, mais promis je n'en ferai aucun mauvais usage, c'est simplement que sans elle, je risque de finir coincé et ce serait fâcheux.

– D'où venez-vous ?

– D'il y a trois semaines. J'en ai plein les jambes, et il faut que je remonte. C'est vraiment rare que j'aille aussi loin, même si j'ai bien envie que ça change. C'est d'ailleurs pour ça que je vends.

– D'il y a trois semaines ?

L'énergumène paraissait déjà fantasque lors de notre première rencontre, mais il nous paraissait à présent parfaitement aliéné.

– Oui. Je vous explique rapidement avant de remonter : derrière la porte, il y a un escalier. L'étage du dessus, c'est hier. Celui du dessous, c'est demain. Il va vous falloir quelques jours pour vous y habituer, et bien plus pour en mesurer toutes les implications, mais on s'y fait très bien. Nous nous retrouverons peut-être plus bas, c'est pour ça que je garde une clé : je pars à l'aventure. Mais les escaliers, c'est bien trop lent. J'ai acheté un parachute, j'espère descendre de plusieurs années en quelques secondes. Ah, vers dix heures quarante-cinq, il y a en général une masse blanche à peine visible dans la pénombre qui tombe en criant, mais elle passe tellement rapidement que si on n'y fait pas attention, on ne la perçoit presque pas. J'espère arriver à l'intercepter, j'ai organisé mon saut pour ça.

Il nous tend la clé, nous salue précipitamment et disparaît aussi rapidement ce que qu'il est entré. Nous nous précipitons à sa suite ; derrière la porte de bois, nous découvrons un escalier en colimaçon à l'ossature en fer forgé et aux marches de bois sombre, baigné dans une épaisse obscurité. Pris de vertige, nous nous réfugions dans l'appartement.

16 mars novembre 1939

Nous avons eu besoin de quelques semaines pour prendre la mesure de ce à quoi nous avons accès. Nous avons commencé par nous rendre visite le lendemain. Nous savions que nous ne pouvions pas aller la veille, puisque nous ne nous étions jamais rencontrés, jusqu'à ce que ce fut le cas.

Être face à nous-mêmes fut une expérience déstabilisante. Puis nous prîmes nos habitudes : je restais à la maison à papoter avec moi du lendemain ou de la veille, Henri aimait à sortir au café pour lire les nouvelles du jour – donc de la veille, de l'avant-veille, du lendemain ou du surlendemain. Il disait que ça lui permettait de prendre du recul sur les événements, d'être plus détachés. Je le soupçonne d'avoir lu occasionnellement les résultats hippiques, mais il n'a jamais abusé à outrance de ces informations.

Puis, il y a deux jours, Henri-de-demain m'a embrassée. C'était étrange. C'était Henri, mais ce n'était pas « mon » Henri. Il y avait un goût d'interdit. Je dis qu'il m'a embrassée, mais nous avons fait bien plus que nous bécoter.

Hier, Henri du jour a monté les escaliers pour embrasser moi-d'il-y-a-deux-jours. Il est redescendu avec une étincelle dans les yeux, mais j'ai senti qu'il était perturbé de croiser mon regard, comme s'il me reprochait de l'avoir trompé sans le lui dire. Je lui ai tiré la langue comme une enfant à qui on ne la fait pas, sans un mot. Il a rigolé. On est allé voir nous-de-demain sur le champ. Ils nous ont dit qu'ils nous attendaient puisqu'ils avaient déjà fait ça la veille.

Je me suis goûtée, j'ai profité de deux Henri, celui du jour et celui du lendemain. Nous sommes devenus des libertins invertis mais dans une conformation que nulle morale n'aurait pu envisager ; à la marge des interdits, nous nous sommes autorisés bien des choses.

Moi-d'hier vient de remonter, j'en ai les joues encore roses. J'ai hâte de recommencer. Peut-être que je vais descendre voir moi-de-demain, mais sans Henri. Je ne sais pas.

31 août 1939

Nous-de-dimanche sommes venus nous voir. Ils sont entrés sans frapper, directement, avec leur clé. Nous avons tout de suite compris que c'était grave.

– C'est la guerre, il a dit.

– On est du trois septembre, elle a ajouté pour qu'on se projette mieux.

Nous ne pensions pas que ça arriverait. Pas si tôt, pas si vite, pas comme ça. Nous espérions. Nous avons pleuré, nous nous sommes consolés.

Nous nous sommes dits que nous préviendrions notre passé autant que possible en cas de problème, mais en nous obligeant à ne pas remonter trop haut dans les étages pour nous permettre de vivre.

La légèreté de nos folies intimes a paru très éloignée, alors qu'elle n'était qu'à un ou deux niveaux au-dessus de nous.

3 septembre 1939

Nous venons de voir nous-du-trente-et-un-août. Nous avons beau nous y attendre, c'est resté émouvant. Nous n'avons pas pu nous empêcher de regarder plus bas dans l'escalier, mais l'obscurité de l'espace étrange derrière la porte ne nous permet pas de deviner au-delà des marches au-dessus et en dessous de nous. Occasionnellement, nous voyons fugacement passer l'ancien propriétaire en chute libre vers l'avenir ainsi que le corps drapé de blanc dont il nous a parlé. D'après les calculs de Henri, il a dû atteindre les deux-cents kilomètres à l'heure, cinquante-cinq mètres par seconde. Chaque jour mesurant environ trois mètres de haut, il choit d'approximativement dix-neuf étages à chaque seconde. Il lui faut vingt secondes pour parcourir une année. J'espère pour lui que la fin de la guerre est bien au-dessus de sa position au moment où j'écris ces lignes. Peut-être a-t-il déjà atteint l'an deux-mille ? C'est vertigineux.

Je me suis souvent demandé qui avait bien pu concevoir cet escalier. L'immeuble datant du milieu du XIXe siècle, ça ne me semble pas pouvoir être antérieur, mais j'ai appris à être méfiante envers mes certitudes.

19 avril 2006

J'ai sorti la clé de ma poche en tremblant. Je l'ai glissée dans la serrure, ai frémi en sentant la résistance du mécanisme, brûlé intérieurement en entendant ce cliquetis enfoui dans ma mémoire. Pleuré devant l'absence de l'escalier.

Debout, au bord du vide, les bras apposés au chambranle, j'observe une absolue obscurité. Je me penche et devine une source de lumière ténue en contrebas.

– Madame, vous allez tomber ! Laissez-moi vous mettre le baudrier que votre alter ego m'a confié avant de repartir.

Je ne peux m'empêcher de rire malgré ma tristesse et mon émotion.

– Je pense vraiment à tout.

Je me harnache. Il m'aide avec délicatesse, comme s'il avait peur que mon corps se brise à chaque instant. Il a peut-être raison, mais je sais que si je suis venue de demain me téléphoner aujourd'hui, c'est que j'ai fait ce voyage sans heurts.

Faute de mieux, son lourd bureau servira à m'assurer. Je m'agenouille dos à la porte, glisse une jambe dans le néant, pose le pied sur une échelle de corde. C'est donc ainsi qu'elle a fait !

– C'est ce charmant jeune homme qui va la fixer demain ! Tu peux descendre, je l'ai fait hier.

Je sais que tu l'as – que je l'ai – fait hier - aujourd'hui, Marinette. Ça ne m'empêchera pas de transpirer et de paniquer. De me cramponner à m'abîmer ma peau fragile. Et de te – me – voir. Me prendre dans les bras. Me reconforter. Pleurer.

– Tu n'aurais pas dû descendre, il ne sera bientôt plus là, chaque seconde est importante.

– Tu sais très bien que je n'aurais pas pu faire autrement. Je ne pouvais pas te laisser seule avec cette souffrance. Tu veux remonter, venir le voir ?

– Non. J'y ai pensé, mais c'est à toi d'y retourner. Moi, je l'ai vu hier. C'était beau. Va le voir aujourd'hui, ce sera beau.

Témoin de cet improbable échange, le jeune homme de demain reste poliment en retrait.

De longues minutes d'un trajet hasardeux pour quelques secondes d'affection que je m'offre à moi-même. L'impression de vivre une métaphore condensée de ma condition de femme.

Je remonte. Je pense à moi. Je pense à lui.

Le jeune homme d'aujourd'hui m'assiste pour l'arrivée. Je halète. Il m'offre sa chaise et un verre d'eau. Je lui explique ce qu'il devra faire, demain matin. Se mettre en danger, fixer une échelle de corde à l'extérieur de son bureau, contor-

sionné sur un escabeau. Il lui faudra des outils et de la discrétion. Il accepte tout ça comme j'ai accepté l'idée de l'escalier des décennies plus tôt.

Puis je lui dis à demain, et je retourne voir Henri.

Henri dort. Je lui tiens la main. Henri ne dort plus.

– Tu ne devineras jamais ce qui s'est passé, aujourd'hui.

25 août 1944

La nuit des longs jours est tombée depuis peu. Nous lisons dans le séjour à la lumière fragile d'un bec de gaz. Les Allemands ont quitté la ville, nous n'avons plus à calfeutrer les fenêtres pour vivre après un couvre-feu. Les pages de nos romans s'enchaînent irrégulièrement quand Henri-de-demain pénètre brutalement dans l'appartement. Il est essoufflé. Il est bientôt demain, il va bientôt être Henri-d'aujourd'hui, mais il sera toujours Henri-de-demain pour nous. À son visage, nous comprenons la gravité de la situation.

– Ils ont lâché des bombes incendiaires. Tout brûle, en bas. Le métal de l'escalier est en train de fondre : il n'existe déjà plus, demain. Après-demain, pour vous.

– Nous devons partir ?

Je comprends rapidement la situation ; Henri-de-demain n'a pas le temps de prendre la parole que je m'exclame :

– Non, sinon tu ne pourras pas nous alerter demain quand ça arrivera. Mais moi, où suis-je ?

– Toi, tu es partie hier. Avec moi. Mais moi je suis resté.

Henri-d'aujourd'hui fronce les sourcils.

– Donc on doit partir ?

– Tu dois rester. Moi je pars avec Marinette demain matin. On n'emporte que le strict nécessaire.

– C'est injuste ! Pourquoi toi tu ne restes pas ? C'est moi, le Henri de la Marinette-d'aujourd'hui !

À nouveau, j'explique :

– Ce n'est pas possible. Si c'est Henri-de-demain qui reste, Henri-de-demain restera toujours dans la boucle et vieillira à mesure qu'il viendra nous prévenir. Et un jour, dans plusieurs décennies de lendemains, il mourra de vieillesse, et il ne pourra plus monter. Et je mourrai.

– Pourquoi ça ?

– Parce que si Henri-de-demain est venu nous dire de partir, c'est que tu es resté. Et qu'il a fallu que je parte. Il doit exister, très loin, une alternative à notre temps où je suis morte dans le bombardement.

– Mais si tu étais morte, tu seras morte pour Henri-de-demain, nous avons bien vu que toutes les influences sur le passé avaient immédiatement des répercussions qui s'auto-entremêlaient !

– J'y ai beaucoup réfléchi aussi, et je pense que le temps n'est pas une bobine de fil qui se déroule. Que c'est plutôt une onde avec d'infimes variations, mais que

seule la variation la plus forte aboutit à la suite du temps. Il y a peut-être une vie où je suis morte, mais en revenant, Henri-de-demain a pu changer l'enchaînement des événements de façon suffisamment fréquente pour que ça devienne la version retenue au final pour le cours du temps.

Les deux Henri se regardent. Clignent des yeux.

– Donc c'est moi-de-demain qui part avec toi d'aujourd'hui. Quelque part, je te perds.

– Non, tu me retrouves demain, ici.

19 avril 2006

Je suis partie avec Henri-de-demain et nous avons reconstruit une vie, ailleurs. L'immeuble dans lequel nous vivions n'était plus salubre, nous avons bénéficié d'une indemnisation et nous sommes installés ici. Nous avons eu de beaux enfants, gardé le secret de notre expérience extraordinaire.

Sans jamais l'évoquer, est restée l'impalpable impression que c'était Henri, mais pas Henri-d'aujourd'hui. La différence était infime, quelque part il n'était pas plus différent que s'il était parti un jour en déplacement avant de revenir, mais une étrange distance persistait entre nous. Il en riait, surtout depuis qu'il était tombé malade. Il ne cessait de répéter :

– Je ne vais pas mourir aujourd'hui, puisque je viens de demain.

Là, il se tait. Je lui ai raconté mon voyage vers demain ; je ne lui ai pas dit que demain il serait mort, mais il l'a compris. Jamais je n'aurais pris autant de risque pour venir me voir si ça ne s'était pas produit.

– On a bien vécu, hein ?

– Oh oui.

– Tu sais ce qui est amusant ?

– Il y a beaucoup de choses amusantes dans notre vie, alors dis-moi celle à laquelle tu penses...

– Je t'ai embrassée deux fois pour la première fois. La première fois, c'est quand moi-d'aujourd'hui a embrassé toi-d'aujourd'hui, bien avant la découverte de l'escalier. La seconde

– C'est après qu'on s'est enfuis en laissant toi-d'aujourd'hui se dépêtrer avec l'avenir.

– Non, c'est bien avant ça, quand tu as trompé moi-d'aujourd'hui avec moi.

Il rit de son cheminement spirituel. S'étouffe. Rit à nouveau.

– C'est bientôt, demain.

– Oui.

Je me penche au-dessus de son lit et le serre de toute la maigreur de mes bras.

5 mai 2006

Je suis retournée voir le jeune homme tous les jours. Le vingt, pour remonter. Ensuite, simplement pour lui parler. Je lui ai donné la clé.

Il est venu aux funérailles de Henri. Par politesse, par curiosité. Ça m'a touchée. Hier, je lui ai dit qu'on ne se reverrait probablement plus, même si le passé m'a prouvé qu'on ne devait jamais présupposer de l'avenir.

25 juin 2006

Mes journées au travail ont pris une dimension toute nouvelle depuis ma rencontre avec Marinette. Avec celle de demain, avec celle d'aujourd'hui. Elle a dit qu'on ne se reverrait pas, mais je n'en suis pas si certain.

Je suis, en tout cas, très fier de ce que je viens de terminer. Il n'est certainement pas aussi beau que son prédécesseur, mais j'ai construit un escalier, planche après planche, au nez et à la barbe de mes collègues. Je le consoliderai avec le temps, mais j'ai ça y est, la jonction entre demain et aujourd'hui est finie et je me suis rencontré.

Pendant mes travaux, j'ai aperçu une forme chuter à vive allure. Je pense que c'est la personne dont Marinette m'a parlé. Je n'ose imaginer la détresse qu'elle a vécue lorsqu'elle est arrivée à la disparition de l'escalier. Ça doit la rassurer de se dire qu'elle ne tombe plus dans une obscurité sans fin. J'aimerais la rencontrer. Et, pourquoi pas, suivre son exemple ; je ne pense pas rester éternellement enfermé dans les murs de mon bureau.

Quelque part, le long du temps

La sensation de vitesse est incroyable, même si l'absence de repères dans l'obscurité l'atténue probablement. Par intermittence, une lueur se devine sur le côté, lorsque Marinette ou Henri empruntent l'escalier à l'horaire du passage.

Le saut s'est parfaitement bien déroulé. La masse blanche se devine légèrement en dessous. Il devrait être aisé de la rattraper en réduisant la surface et les frottements.

C'est chose faite.

Le cri de terreur se mue en cri de surprise. Les mains de l'homme saisissent ceux d'une femme vêtue d'une longue chemise de nuit.

Puis le brasier ; l'escalier qui se tord sous l'effet de la chaleur, qui disparaît. La panique. Plus un seul signe de vie, plus une lumière. Et s'ils devaient choir ainsi pour l'éternité ?

L'homme et la femme ne disent rien. Ils espèrent quelque chose.

Les minutes sont longues, durent littéralement des années. Enfin, un signe. Les prémices d'un nouvel escalier, un peu bancal mais bien réel. Soulagé, il tire sur la poignée du parachute non sans s'être assuré que sa compagne de voyage se soit fermement agrippée à lui.